



The thin man

Né à Spokane, dans le nord-ouest des États-Unis, installé en France depuis 1978 et qualifié de "Baudelaire with an electric guitar" par la presse musicale anglaise, Theo Hakola est une figure éminente de la scène alternative rock, sur laquelle il promène sa longue silhouette depuis les années 80. D'abord leader d'Orchestre Rouge, puis de Passion Fodder, il œuvre désormais en solo et a sorti récemment *Drunk Women & Sexual Water*, le douzième album de sa carrière. Intègre, engagé, exigeant, Hakola reste un artiste confidentiel malgré une presse enthousiaste et une aura déjà culte dans le milieu underground. C'est lui qui a fait signer Noir Désir chez Barclay en 1987 et qui a réalisé leur premier disque. Nick Cave & The Bad Seeds l'ont invité à assurer la première partie de plusieurs de leurs concerts. Il a écrit des pièces, joué au théâtre, fait des apparitions dans des films et s'est révélé, avec une trilogie romanesque ambitieuse, être un superbe écrivain. À l'occasion de la sortie de son troisième roman, *Le Sang des âmes*, rencontre avec celui que ses fans surnomment « le gentleman rocker ».

Par Valérie Lapierre

Gentleman, Theo Hakola l'est assurément, même si ce sont ses origines ouvrières et sa conscience politique qui sont à la source de son inspiration. Grand, maigrissime et droit comme un i, Hakola a un physique d'ascète et d'éternel jeune homme, en dépit de sa cinquantaine. L'ascétisme règne aussi chez lui et, l'appartement qu'il partage avec deux colocataires est simple et dépouillé. À l'évidence, nous ne sommes pas chez une star du show bizz. Il parle un français excellent, teinté d'un accent que trente ans passés à Paris n'ont pas fait disparaître. Un rien directif, Hakola examine avec intérêt le matériel du photographe, lui suggère des idées, s'inquiète du son... jusqu'à ce qu'il s'avise que sa tenue ne convient pas. tre en chemise semble trop débraillé pour lui et, par plus de 30°C, il insiste pour mettre une veste pour la photo, retrouvant son look habituel de dandy prêcheur post Johnny Cash. Bien que très amical, il est un peu intimidant et a, en privé, autant de présence et d'intensité que sur scène. Rien d'étonnant à ce qu'on fasse parfois appel à lui au théâtre ou au cinéma. En ce moment, il tourne dans un court métrage

(« ce qui explique la barbe », tient-il à préciser) avant de partir aux États-Unis pour l'été. Et à l'automne, il jouera un petit rôle dans l'adaptation de *Suerte*, le roman de l'ex-gangster Claude Lucas. Faire l'acteur, ça plaît bien à Hakola et ça fait rentrer quelques sous. « *Se faire lécher les pieds sous le regard d'Isabelle Huppert dans les îles Canaries, c'est pas la pire des manières de gagner sa vie !* », plaisante-t-il à propos de la scène, courte mais remarquable, que Christophe Honoré lui a offerte dans *Ma mère*.

La grosse tête

S'il aime bien jouer au cinéma, Hakola ne prétend pas être le meilleur. En revanche, « en musique, je pense qu'on peut dire que j'ai la grosse tête », affirme-t-il, ne blaguant qu'à moitié. « *Autrefois, la musique c'était pour des gens qui savaient et je ne me plaçais pas parmi eux. Le punk a ouvert la porte aux gens comme moi qui n'avaient pas un don particulier pour la musique... Je ne dis pas ça du tout par fausse modestie, puisque je trouve qu'à l'arrivée, ce que je fais est magnifique. Mais pourquoi ? Parce que j'ai le don pour le travail !* » On l'aura compris, Hakola est tout le contraire d'un dilettante. C'est un bosseur qui peaufine inlassablement son art et sa technique pour aboutir à ce rock savant et ténébreux, teinté de folk poétique. Pur produit made in USA, Hakola a été élevé au country folk, terreau de base de la culture musicale américaine, puis nourri au rock des années 60, en écoutant Dylan, Hendrix, Sly Stone, etc., avant de faire la rencontre décisive avec le punk. Ajoutez-y l'influence parisienne, un goût prononcé pour la guitare « larsénique », un accord parfait avec son acolyte, la violoniste Bénédicte Villain, des textes très travaillés et une voix de plus en plus grave et posée, et vous aurez une idée de l'univers musical de Theo Hakola. Pourtant, malgré son talent, et alors qu'il bénéficie d'une excellente presse et d'un public de fans, le décalage entre le succès d'estime et les ventes est énorme et sa carrière n'a jamais décollé commercialement. Il ne sait pas trop comment l'expliquer : « *Je crois que j'ai peut-être eu tort d'avoir commencé la musique en France. De faire de la musique essentiellement américaine et de la faire en France c'est un peu débile, je m'en rends compte aujourd'hui...*

Ça n'a pas facilité une ouverture vers le monde. » S'il est encore là aujourd'hui, c'est qu'il y met beaucoup d'énergie et qu'il est « démerdeur », comme il dit, qu'il continue à croire en sa musique, à faire des concerts. Avoir « la grosse tête » ne suffit pas, mais cela aide manifestement Hakola à aller de l'avant, quitte à s'auto-produire en créant un label indépendant au nom très symbolique, Wobbly Ashes Records, les *wobblies* étant les membres du grand syndicat ouvrier révolutionnaire américain, l'IWW (International Workers of the World). Parmi ces *wobblies*, ses arrière-grands parents qui, fraîchement immigrés de Finlande dans le Nord-Ouest américain, ont participé aux luttes sociales de l'époque et lui ont inspiré certains de ses plus beaux personnages.

Chair à passion

Le chanteur au timbre envoûtant a donc aussi une voix d'écrivain. Dans la tradition du grand roman américain, mais irriguée par une énergie rock, sa trilogie, dont chaque opus peut se lire indépendamment des autres, est une fresque foisonnante et impossible à résumer, qui brosse le portrait d'une société en mutation sur plusieurs générations et sur plusieurs continents, qui varie les formes littéraires (monologue intérieur, scènes dialoguées, épopée, romance, confession, lettres, poèmes...), alterne les points de vue, fait des sauts dans le temps et l'espace, mélange les épisodes contemporains et anciens, les faits historiques et la fiction pure. On y croise des immigrants finlandais à la fin du XIXe siècle, des Américains vivant à Paris de nos jours, des Républicains espagnols, des femmes ensorcelantes, des enfants illégitimes, des mauvaises mères, des héros de guerre, des traîtres, des syndicalistes, des artistes, des amateurs de pêche à la mouche et même des fantômes... C'est plus d'un siècle d'histoire, petite et grande, que l'on suit à travers les aventures de Pirjo, Jaska, Jewell Stone ou Peter Fallenberg, qui ne sont que quelques-uns des nombreux protagonistes qui peuplent cette saga et qui ont pour point commun d'être de la « chair à passion », des êtres travaillés par leurs désirs, qui s'enflamment à tout moment et qui luttent pour une cause, pour leur survie ou pour celle de leur famille...

Vampire polymorphe

L'amour, la guerre, la politique et les liens du sang sont les thèmes récurrents, pour ne pas dire obsessionnels, de l'œuvre de Theo Hakola, qu'elle soit littéraire, musicale ou théâtrale. Il ne met pas de frontière étanche entre ces disciplines qui se nourrissent les unes des autres et il dit même qu'il « vampirise » ses romans pour en tirer des chansons et des pièces de théâtre. Mais Hakola ne se contente pas de vampiriser ses livres, il vampirise également l'histoire de ses ancêtres venus de Finlande, ainsi que la grande histoire : les luttes syndicales des *wobblies*, bien sûr, mais aussi les guerres du XXe siècle qui le fascinent et notamment la guerre d'Espagne qu'il a beaucoup étudiée.

« J'aurais eu du mal à trouver une histoire plus politique que la guerre civile espagnole, qui est, en plus, une guerre provocatrice de littérature. » Grâce à un job qu'il a eu en 1975 à New York au sein du Comité américain pour l'Espagne démocratique, il a rencontré des vétérans de la guerre d'Espagne qui l'ont abreuvé d'anecdotes que l'on retrouve aujourd'hui dans ses romans...

Vampire littéraire polymorphe, Hakola s'empare aussi des écrits des autres avec bonheur. Il détourne les grands textes, revisite les mythes. Une fantaisie devenue un gimmick et qui fonctionne très bien. Il a commencé dès son premier roman en transposant l'histoire de Zorro, le justicier californien du XIXe siècle, dans l'Espagne de 1936 et en le transformant en un antihéros lâche et alcoolique. Dans son deuxième roman, c'est la *Chartreuse de Parme* qu'il transpose dans le Nord-Ouest américain à l'époque des grandes luttes syndicales ! « Pour le troisième, personne n'a relevé, mais je pompe un peu Hamlet », fait remarquer Hakola, « le rapport entre Pirjo et sa mère morte, son père qui épouse la sœur de sa mère, l'apparition du fantôme, etc. Je voulais juste un peu reprendre ces cadres, parce que parfois, des choses comme ça, c'est amusant et ça aide à avancer. » Il compte remettre ça avec son prochain roman, « qui se passe dans l'ex-Yougoslavie entre le moment de la guerre du Kosovo en 1999 et le bombardement de l'Otan, jusqu'à nos jours, peut-être... Ce roman reprend assez superficiellement la notion de Jules et Jim, plutôt le roman que le film, et il l'inverse : c'est un garçon et deux filles. »

On s'explique mal qu'un tel écrivain ne soit pas encore publié dans son propre pays. « C'est vitalissime que mes livres sortent dans la langue dans laquelle ils ont été écrits », dit-il. Pourtant, il n'est toujours pas paru aux États-Unis, faute d'avoir un agent, personnage incontournable dans l'édition américaine. « C'est comme avec la musique, explique Hakola, j'ai trouvé d'abord ici, alors que j'aurais mieux fait de chercher là-bas pour commencer. » Mais en France non plus, il n'est pas si simple d'être publié, surtout quand il faut financer une traduction. Qu'à cela ne tienne : comme toujours, Hakola prend les choses en main et traduit lui-même ses textes avec l'aide d'une correctrice. Et lorsque le Serpent à Plumes, qui avait publié ses deux premiers romans, est racheté par les éditions du Rocher, il préfère partir plutôt qu'être publié dans une maison qui a des moyens, mais dont la politique éditoriale lui déplaît. Et tant pis s'il doit continuer à s'autotraduire, tant pis s'il lui faut attendre deux ou trois ans avant qu'un jeune éditeur décide de publier le dernier volet de sa trilogie. Pour Hakola, le compromis n'est jamais une option, que ce soit en musique ou en littérature. Une intégrité sans faille qui ne l'aide certes pas à mieux gagner sa vie, mais qui force le respect. Vous avez dit gentleman ?

Le Sang des âmes de Theo Hakola, Éditions Intervalles. Traduit de l'anglais (États-Unis) par l'auteur avec le concours de Catherine Charlier.

